



HAL
open science

Les influenceurs de la science

Philippe Huneman

► **To cite this version:**

Philippe Huneman. Les influenceurs de la science : Compte rendu de Foucart S., Horel S., Laurens S., Les gardiens de la raison (2020). En attendant Nadeau, A paraître. hal-03103614v1

HAL Id: hal-03103614

<https://hal.science/hal-03103614v1>

Submitted on 8 Jan 2021 (v1), last revised 8 Feb 2021 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La science pour l'industrie, nolens volens.

Recension de *Les Gardiens de la Raison*, par Stéphane Foucart, Stéphane Horel et Sylvain Laurens. Paris, La Découverte, 2020.

Philippe Huneman.

Les Gardiens de la Raison est une longue enquête sur les milieux où s'est faite une tribune qui dénonçait la tolérance aux fausses sciences, et plus généralement la manière dont aujourd'hui de puissants intérêts économiques - des lobbys - parviennent à influencer l'opinion via ceux que les auteurs appellent les « gardiens autoproclamés de la science ». Ce sont moins des chercheurs que des amateurs de science (enseignants du second degré, ingénieurs, souvent docteurs...), des journalistes, des militants pro-science, parfois jeunes vulgarisateurs dans la sphère internet (blogs, youtube, etc.)

Certains se rappelleront cette tribune ‘#no fake science’ qui, il y a trois ans, dénonçait de manière générale la tolérance aux fausses sciences induite dans l'opinion - l'homéopathie présentée comme remède, les climatosceptiques ayant pignon sur rue à la télévision, etc. Le propos n'est pas inactuel : avec la Covid 19, les ‘rassuristes’ de tout poil, les chloroquinotoqués et autres gripettomanes ont bénéficié d'une attention médiatique presque supérieure à celle offerte aux savants plus représentatifs de l'état de l'art... Le collectif Nofakescience, composé entre autres de chercheurs en sciences dures ou vulgarisateurs scientifiques, notait alors en passant que la relative innocuité de pesticides comme le glyphosate est un fait scientifique comme l'évolution darwinienne. Sur ceci, « la ‘bonne science’ a parlé », et tout esprit rationnel doit assentir à la science, donc croire ces propositions.

L'appellation « Les Gardiens de la Raison » regroupe, au-delà des signataires de cette tribune, un milieu d'amateurs de science - individus ou associations - qui défendent de telles positions activement, et en grande partie sur des réseaux sociaux. Non que ces « gardiens » soient des suppôts de Monsanto: au contraire, en toute bonne foi, dans leur volonté de défendre « la science » contre les obscurantismes, ils finissent par converger avec les intérêts de la firme ou d'autres du même acabit. Ainsi, dans l'un des autres épisodes marquants de cette guerre autour de la science, l'émission télévisée *Envoyé Spécial* d'Elise Lucet sur le glyphosate (2017) a subi les foudres de ces zélotes des Lumières technoscientifiques pour avoir cédé au sensationnalisme, ou invité Gilles Eric Séralini, chercheur anti-OGM totalement discrédité depuis ses fameuses expériences mal faites sur les rats nourris au maïs transgéniques et brandies dans la grande presse avant toute appréciation par les pairs.

La principale thèse du livre est simple : avant, l'industrie passait par vos députés, des ministres, un maire, afin, par exemple, d'obtenir une réglementation favorable à ses intérêts, au besoin en payant à prix d'or des expertises bidon. Aujourd'hui, de même qu'Olida pour vendre sa charcuterie fera en sorte qu'une tiktokeuse à 7,6M *followers* déguste une saucisse en dansant, de même, les lobbys agroalimentaire, pharmaceutique ou énergétique passeront par des youtubeurs de science¹ pour diffuser leur message pro-industrie. Dans le jargon scientifique, on passe d'une approche *top-down* du lobbying à une approche *bottom-up*, bien plus efficace puisque, comme chacun sait, la verticalité condescendante agace de nos jours. « Percolation », terme utilisé par les auteurs, décrit parfaitement cette technique d'infléchissement qu'ils entendent mettre au jour.

Le livre, mixte de sociologie des sciences et d'enquête d'investigation, est une « enquête journalistique avec sociologue embarqué » (p.14). Il poursuit assez naturellement les publications précédentes des auteurs. Le sociologue, Sylvain Laurens, de l'EHESS, a signé auparavant *Militer pour la science* (PUF), une minutieuse étude des milieux rationalistes en France au 20ème

¹ Certains tels que « Dirty biology » plafonnent à plusieurs millions d'abonnés: comparez cela avec l'audience d'un hebdomadaire...

siècle, avec un accent mis sur l'Association Française pour l'Information Scientifique (l'AFIS - qui publie *Sciences et Pseudo-sciences*). Stéphane Foucart et Stéphane Horel, journalistes au *Monde*, ont longuement documenté depuis des années dans leurs livres et articles la manière dont les politiques environnementales ont été affectées par les manipulations d'industriels: on doit à ce duo la mise au jour des Monsanto *papers*, ces documents classifiés établissant comment cette firme tristement célèbre pour avoir fourni le napalm pendant la guerre du Vietnam a recruté des savants pour produire des études systématiquement biaisées de leurs produits, à Foucart *La Fabrique du mensonge* (2013), et à Horel *Lobbytomie* (2018), qui examine des pratiques d'industriels experts en manipulation en Europe.

Pour qui s'intéresse aux relations troubles entre science et industrie, le changement climatique est aujourd'hui un cas d'école. Depuis que Naomi Oreskes, historienne des sciences, a forgé l'expression « Marchands de doute »², on sait que les compagnies pétrolières ont hérité des méthodes façonnées par le géant cigarettier Philip Morris pour freiner toute législation sur le tabac depuis 50 ans, et les ont fait fructifier: « *Astrourfing* » (fausses agences et *think tanks* pour faire croire à une opinion publique), *ghostwriting* d'articles signés par des chercheurs reconnus et payés, soutien caché à des pistes de recherche sur des causes alternatives des dégâts commis par leurs produits...

Les Gardiens de la raison reconnaît donc le rôle paradigmatique des climatosceptiques, mais étend l'enquête à l'ensemble des domaines environnementaux et médicaux. Il trace le portrait d'une galaxie que l'on pourrait nommer « scientisme contemporain français », si par ce mot on entend la tendance à trancher toute controverse par les résultats publiés de la science - et souvent une partie de ces résultats, en excluant ce qui gêne grâce à la notion vague de « consensus ». Les auteurs du livre partagent avec ces scientifiques la conviction que la science en dernière instance peut dire la vérité sur le monde - mais ils préfèrent, à l'image de la sociologie des sciences, assortir cette conviction d'une distance critique nourrie par l'examen des conditions effectives de la production et de la diffusion scientifiques³.

La galaxie étudiée regroupe aussi bien des vulgarisateurs que des intermédiaires, des communicants, ou des patrons scientifiquement éclairés. L'enquête journalistique souvent passionnante retrace les connexions entre ces individus et dévoile des voisinages ou des trajectoires intrigants. Ainsi de Denis Kessler, universitaire polymathe devenu acteur majeur du capitalisme français (chap. 7), patron de presse et avocat de la dérégulation financière. Ou de Peggy Sastre, essayiste devenue en France VRP de la psychologie évolutionniste et d'un supposé féminisme darwinien à force de publier dans *Slate* ou *Le Point* des articles expliquant comment la biologie darwinienne expliquerait intégralement les différences de genre (chap 10), de Jean Bricmont, Capitaine Haddock du Tintin Sokal (puisque coauteur des *Impostures intellectuelles*, bréviaire des anti-postmoderne publié après le fameux 'canular Sokal') et pivot de l'AFIS passé au négationnisme soralien (chap. 8), ou de Gérard Bronner, sociologue spécialisé dans le risque, les croyances irrationnelles et les discours complotistes, auteur de nombreux livres et intervenants régulier dans la grande presse (chap. 11).

Quiconque a lu ou écrit sur des questions ici traitées - les OGM, le climat, le glyphosate - sait que les mêmes arguments reviennent toujours dans ces débats : « corrélation n'est pas causalité », « c'est la dose qui fait le poison », « risque n'est pas danger », etc. Toute vidéo de *debunking*, que les nombreux youtubeurs sciences concoctent dès qu'une nouvelle fièvre gagne la toile comme lors des récents débats sur les néonicotinoïdes ou la classification du glyphosate comme cancérigène par l'agence européenne CIRC citera l'une de ces phrases. Bien sûr, *dans l'absolu* ces propositions ne sont pas fausses: la différence corrélation-causalité est le B.A.BA d'un cours de statistiques ou de philosophie des sciences, etc. Mais ici, rappelons la stratégie des

² Oreskes Naomi, Conway Eric (2010) *Merchants of Doubt: How a Handful of Scientists Obscured the Truth on Issues from Tobacco Smoke to Global Warming*. London: Bloomsbury.

³ Même si le trio n'est pas homogène sur ce point, cf p. 227, note.

marchands de doute pour écarter toute culpabilité de la cigarette dans le tabagisme passif : non pas soutenir la thèse fautive d'un tabac inoffensif pour la santé, mais promouvoir et publiciser l'investigation de la pollution sur les poumons. Or s'il est bien vrai que les maladies respiratoires ont des causes multiples, dans ce contexte une telle vérité servait à faire diversion. Le radotage des quelques énoncés cités ci-dessus constitue alors une telle stratégie de dilution du fait gênant. Et nos trois enquêteurs ont dégotté un certain Henry Miller - pas celui qu'admirait Maurice Nadeau - , qui a bien listé ces éléments de langage il y a une vingtaine d'années pour expliquer à l'intention d'un groupe de cigarettiers la stratégie consistant à défendre la bonne (*sound*) science contre la mauvaise (*junk*)...

Cette généalogie du scientisme français d'aujourd'hui, intéressante à défaut d'être pleinement convaincante (comme j'y reviendrai), est importante. De même, l'ouvrage rectifie à raison l'usage de la distinction « risque vs. danger » par ces scientifiques : l'évaluation du glyphosate par le CIRC, l'agence qui le classa comme cancérigène, n'était pas la seule à estimer le danger (comme le disent les avocats du glyphosate, qui ont beau jeu de rappeler que malgré le danger de leur ingestion à fortes doses, le sel ou la peinture ne sont pas risqués) mais toutes les agences évaluaient le danger et seul le CIRC le jugea suffisant pour avoir à quantifier un risque.

En tant qu'investigation, l'ouvrage est donc riche : des documents internes de firmes diverses, des interviews de directeurs d'agences qui aident à construire une 'influence' sur internet, des entretiens avec certains des protagonistes de la tribune de #nofakescience, soutiennent l'argument. Montrer comment des « influenceurs » - au sens du terme en usage dans l'internet - font passer *noles volens* des éléments de langage propices à des intérêts industriels, et dont ils ne connaissent ni la genèse ni le but, constitue un des aspects essentiels du livre. Malgré quelques généralisations hâtives - comme d'assigner un rôle décisif à la revue de l'AFIS, certes parfois problématique, dans l'émergence du climatoscepticisme en France - la démonstration fonctionne, en particulier lorsqu'on découvre le rôle des agences qui expliquent à leurs clients industriels comment se servir de ces influenceurs. L'entretien avec le patron de Jin Agency (pp.156-157), officine aidant ses clients - de multiples grosses entreprises - à développer une stratégie discrète de positionnement sur le web via l'identification algorithmique des bons comptes-relais, est à cet égard lumineux: « le marché de masse est mort, remplacé par la masse des niches », nous dit ce personnage, une conclusion qui explique bien la nouvelle stratégie d'influence bottom-up.

Avec cette percolation qui infuse les gardiens autoproclamés de la raison, se jouerait alors une confusion entre sciences et technologie: tel est l'autre aspect décisif du scientisme. Ceux qui émettent des réserves envers une technologie ou une autre - faucheurs d'OGM, critiques du glyphosate ou des néonicotinoïdes, antinucléaires etc. - sont dans les productions scientifiques assimilés assez vite à des hermétiques à la science, soit aux antivaccins, créationnistes ou complotistes, immunes à la vérité scientifique, avides de ces faits alternatifs qu'affectionne Donald Trump. L'AFIS est revenue sur ses positions, mais à une époque *Science et pseudosciences* rangeait implicitement industries et technologies sous le label 'Science', et ses critiques sous 'pseudoscience'. Or non seulement la technologie - donc l'industrie - n'est pas la science, mais l'évaluation des risques industriels n'est pas soumise aux mêmes standards méthodologiques que les articles scientifiques : pour des raisons bien compréhensibles, déjà, elle est souvent financée par les industries elles-mêmes ce qui facilite les 'biais de financements'.

A partir de là, les scientifiques rejettent l'usage actuel du principe de précaution - trop de précaution nuit, aucune avancée disruptive n'existerait si la règle est de s'abstenir quand on ne sait pas assez. Les lobbys industriels avaient ainsi poussé à Bruxelles un amendement introduisant un 'principe d'innovation' pour faire pendant au 'principe de précaution'; ce dernier apparaissait alors comme le hochet d'irrationalistes timorés. C'est l'innovation et la technologie qui sauvent les hommes, clame-t-on. En ce sens, le livre retrace judicieusement la « fable du DDT », cette légende inventée par des industriels, selon laquelle l'interdiction du pesticide DDT suite au livre de Rachel Carson *Silent Spring* en 1960 - un des jalons de la pensée écologique - aurait

abouti à faire mourir du paludisme des milliers d'enfants, puisque les moustiques n'étaient plus tués par l'insecticide. Or ladite interdiction n'a jamais été totale, et concernait exclusivement les emplis agricoles: légende fausse, donc, mais bien utile pour qui veut illustrer la supériorité du solutionisme technologique sur tout rousseauisme naturophile.

Centré sur le contexte français, le livre offre toutefois des incursions en territoire anglo-saxon :

- aux USA, puisque de puissantes firmes qui inventèrent ce nouveau type de communication bottom-up y résident, et puisque nos gardiens de la raison s'inspirent souvent de ce qui débute là-bas. Ainsi Steven Pinker, éminent psycholinguiste puis auteur d'un livre sur les Lumières unanimement plombé par les spécialistes⁴, et essentiellement défenseur du récit optimiste selon lequel l'humanité est en constant progrès vers le mieux grâce à la civilisation libérale industrielle occidentale, est une des idoles des protagonistes du livre. Celui-ci a alors le mérite de démystifier la « politique identitaire » sur les campus américains : si la culture *woke*, ses *safe spaces*, ses *trigger warnings* et ses *deplatforming* - aujourd'hui accusée de nourrir ici des déviances dites décoloniales - existe bien, elle voisine avec une vaste tentative d'appropriation des milieux universitaires par les libertariens (chap. 9). Les auteurs ont raison de dépendre ainsi l'université états-unienne comme lieu d'une bataille pour son contrôle entre deux camps opposés dont le plus fort n'est pas le plus visible.
- en Grande Bretagne, car là on construit le Science Media Center, une agence interface entre public et scientifiques que les signataires de No Fake Science initialement réclamaient. Le trio met bien au jour l'héritage de ce SMC, dont les promoteurs et la directrice sont clairement attachés à des intérêts industriels privés, alors qu'ironiquement des trotskistes groupusculaires ayant dérivé vers l'industrie l'ont créé. Un tel modèle, quasiment inscrit dans la dévastatrice Loi de Programmation de la Recherche votée ces jours-ci dans nos Chambres, ne ferait que décupler, en France, l'influence des industriels sur la parole scientifique non académique; il serait bien l'aboutissement des processus de percolation dénoncés par les auteurs.

Le livre a déjà été la cible d'intenses attaques, par certains des protagonistes mentionnés (Gerald Bronner ou Franck Ramus), ou par l'Afis elle-même, suite à la publication des « bonnes feuilles » dans *Le Monde*. Foucart étant la bête noire des défenseurs des OGM, le clash était prévisible depuis que l'annonce de la publication. A l'occasion des polémiques, certaines erreurs factuelles ont été relevées (dates, affiliations d'auteurs, etc.). Il est difficile cependant de ne pas souscrire au constat que dans la sphère de la science publique, en France, la stratégie de percolation porte ses fruits. Ainsi, les néonicotinoïdes, ces pesticides responsables de décès en masse d'abeilles et auxquels Stéphane Foucart avait consacré un livre⁵, interdits par l'Assemblée Nationale en 2018, viennent d'être réintroduits au prétexte qu'il faut sauver la filière betteravière française.

Mais on doute que le livre explique intégralement son objet. Tout d'abord, il tire trop de fils à la fois : plus on agglutine des figures hétérogènes de la science publique, plus on risque de diluer les arguments; plus on touche à des problèmes différents (OGM, féminisme, libéralisme, neurosciences, DDT...), moins on sera précis sur les enjeux. Ainsi les pages sur la sociobiologie (chap. 10) dont l'erreur serait de confondre 'société' et 'espèce' sont dissipables par quiconque connaît le domaine: en premier lieu, la sociobiologie n'est pas une science sociale naturalisée mais concerne les comportements sociaux des animaux, incluant l'humain, vus dans un cadre darwinien -; puis, de nombreux animaux ont des sociétés et une culture: une des avancées majeures de l'écologie comportementale consiste même à étendre la notion de culture à de nom-

⁴ Entre autres dévastatrices critiques venues des philosophes, voir Pascal Engel, *Manuel rationaliste de survie*, Paris: Agone, 2020 (chapitre 8).

⁵ *Et le monde devint silencieux - Comment l'agrochimie a détruit les insectes*. Paris: La Découverte, 2019.

breux animaux⁶. Sur la psychologie évolutionniste, qui reçoit différents noms selon les pages, même un lecteur critique de cette science tiquerait devant l'usage de l'expression « déterminisme génétique » pour qualifier la discipline; et Jonathan Haidt est bien un psychologue inspiré par Darwin et non l'idéologue conservateur présenté dans le livre sans mention de son travail savant ; le politiste Mark Lilla n'est pas un thuriféraire libertarien, etc. De même, la comparaison entre Bourdieu, star internationale, et Boudon, en termes de nombre de citations (chap. 11), n'a pas de sens si on ne dit pas cité par qui, où, etc.

Si ces détails affadissent l'argumentation, on peut passer par dessus: ce n'est pas un livre de psychologie, de biologie ou de philosophie. Toutefois, le lecteur pourra être gêné par un autre problème.

Luc Boltanski écrivit jadis un livre sur la proximité entre le sociologue, le détective et le théoricien du complot⁷: après tout, tous s'entendent à démêler les combines intentionnellement dissimulées. *Les gardiens de la raison* a été taxé de conspirationnisme dans les véhémentes réactions suscitées: d'après les auteurs, d'obscurs commanditaires manipuleraient à leur insu les porteurs de la parole scientifique⁸... Pourtant, l'ouvrage reste attentif à ne pas tomber dans l'idéologie du grand complot: il souligne que les youtubeurs de science ne conspirent pas ensemble, que les protagonistes décrits ne se connaissent pas, que les firmes ne payent pas les gens pour diffuser des messages vaseux sur le risque et le danger, etc.

Mais à ce titre, on voudrait dire aux auteurs : corrélation n'est point causalité. Si quelques blogueurs se retrouvent dans une conférence avec deux patrons, telle que le livre en décrit, doit-on en déduire une stratégie généralisée ? Cet usage un peu cavalier de la culpabilité par association est manifeste dans un chapitre sur le renouvellement de l'édition scientifique et le rôle du conglomérat humenSciences crée par Kessler, qui a repris les PUF. Doit-on vraiment penser que tous les ouvrages produits par cet oligopole de l'édition participent à un plan de reconquête libertarienne industrialo-friendly des esprits français ?⁹

C'est là où on aurait attendu davantage de sociologie, et même un peu de philosophie. Les quelques figures croisées sont diverses : des biologistes comme Marcel Kuntz, l'un des seuls à combattre à la fois les josébovistes et les féminazies, des docteurs sans emploi comme certains youtubeurs, des ingénieurs retraités... Leurs trajectoires sociales pourraient nous renseigner davantage sur ce qui fait l'unité de ces « gardiens de la raison » : scientifiques à la pointe ou placardisés, ville ou campagne, privé ou public, écoles d'ingénieurs et lesquelles, etc. ?

Et puis, davantage de philosophie : que gardent les gardiens de la raison ? La confusion entre science et technique est certes caractéristique du scientisme défendu par ce groupe, et fait la cible de la critique du livre. Mais on devine bien que l'enjeu est aussi une certaine définition de la raison : elle est diverse, instrumentale, théorique, technologique, politique, pratique... L'erreur des « gardiens de la raison » - car il faut bien qu'ils errent, sans quoi toute la critique du livre n'aurait pas lieu d'être - consiste-t-elle à n'en voir qu'une seule ? Ou bien manquent-ils de recul sur l'activité scientifique, de sorte que les lobbys industriels peuvent exploiter ce manque et en quelque sorte capter leur attention ? On dira légitimement que ces questions requièrent un

⁶ On consultera les travaux d'Étienne Danchin et collègues, et le livre de Tim Lewens, *Challenges of cultural evolution* (Oxford UP, 2015)

⁷ Boltanski, L. 2012, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris: Gallimard.

⁸ Il y a même un passage sur la franc maçonnerie, remarquablement écrit et présenté à déminer la charge politique.

⁹ Même si les auteurs auraient pu muscler leur propos en soulignant que dans les pays moins démocratiques où ils ont des intérêts (Brésil, Asie du Sud Est, etc), les industriels dont ils parlent ne s'embarrassent pas de bottom-up et font taire leurs critiques à coups de Kalachnikov, ce qui suggérerait que la percolation décentralisée est la variante soft et sans complots d'une stratégie qui se fait plus frontale ailleurs. (Je remercie Philippe Jarne (CNRS, Montpellier) de m'avoir signalé ce point important.-

second livre, d'une autre nature; il n'empêche: sans y prétendre, le livre demeure une belle enquête journalistique qui ne saurait à elle seule réfuter ses personnages.

Car enfin, ces gardiens de la raison n'auraient-ils pas parfois... raison ? Après tout, le principe de précaution n'est il pas, aussi, parfois, stérilisant ? Quels critères alors pour distinguer ses usages bons et mauvais? Dans quelle mesure les méthodes discutables par lesquelles des firmes imposent des idées sur le glyphosate ou les OGM discréditent-elles celles-ci? Question philosophique complexe, assez discutée par les épistémologues académiques.

De la même manière, dans ses chapitres consacrés aux sciences humaines, le rejet de figures médiatiques de la psychologie évolutive ou de la sociologie tourne à une critique par principe du naturalisme, laquelle s'avère bien insuffisante. Le naturalisme - soit au minimum l'idée que les méthodes des sciences naturelles doivent s'appliquer dans tous les domaines - , soutenu par une bonne part de la communauté philosophique et scientifique, ne saurait être une approche a priori réfutable en deux lignes.

Reste qu'en déployant une investigation systématique du discours populaire sur la science en France le livre indéniablement rassemble des pièces d'un puzzle que celui qui consulte ces sites ou regarde cette littérature détectera isolément sans pouvoir reconstituer l'image.

Deux remarques pour finir : une dimension essentielle de ce puzzle est constituée par les réseaux sociaux - Twitter, Instagram, Facebook en particulier. Il n'est pas étonnant que ces réseaux qui, aussi sûrement que l'automobile, transforment vite le brave père de famille en hooligan assoiffé de sang, voient prospérer les attaques en meute et ces « trolls » dont deux des auteurs ont été victimes. Quiconque ne fréquente pas ces lieux ne comprendra pas vraiment ce dont il s'agit dans le livre. Plus que dans les universités ou les journaux, la guerre des idées se gagne sur ces réseaux, moyen d'information ou de désinformation privilégié pour les dernières générations: la fragmentation du monde en « commus » (chaque youtubeur a la sienne), les phénomènes bien étudiés de polarisation et de bulles informationnelles, constituent la niche dans laquelle les « gardiens de la raison » peuvent proliférer tout comme leurs adversaires, et où se déploient les stratégies reconstruites par le livre.

Ensuite, là où la description et l'enquête semblent saisir le phénomène, l'explication proposée ne semble, sinon pas exacte, du moins pas exclusive. Ainsi, le chapitre sur les nouvelles orientations des éditeurs dictées par la constitution d'un oligopole ne me persuade pas. Il est exact que le remodelage des collections semble donner de l'espace à des libéraux - néanmoins, on pourrait aussi bien dire, en reprenant les noms qu'égrène le livre (Etienne Klein, Gaspard Koenig, etc.) que les éditeurs dans le conglomérat HumenScience comme ailleurs, et même comme hors de l'édition - à la radio dans les magazines - recherchent des figures connues. Après tout, Lagasnerie, qui est loin d'être un libéral mais squatte les pages culture des hebdomadaire, tient une collection chez Fayard...

De manière générale, plutôt qu'une offensive des libertariens sur le marché de la culture et la science populaire telle que la décrit le livre, je verrais l'oeuvre de logiques moins directement idéologiques et moins centrées sur des personnes : le recrutement systématique de « stars » (un mot qu'affectionnent, symptomatiquement, le nouveau PDG du CNRS Antoine Petit comme la présidente de France Culture Sandrine Treiner...), vraies machines à faire rentrer de l'argent - dans des secteurs terriblement concurrencés par l'édition internet et le remodelage concomitant d'une structure tripartite de la production intellectuelle qui longtemps vit se côtoyer un monde académique, un monde médiatique, et une zone grise les séparant, alors que cette zone grise maintenant tend à envahir les deux autres espaces¹⁰... Autrement dit, jusqu'à un certain point les logiques néolibérales de concurrence généralisée qui affectent l'université, la

¹⁰ Sur la 'zone grise' voir Huneman P., Barberousse A., "L'agriculture (bio) et l'événement. Retour sur un canular métaphysique", *Zilsel*, 2016, 1: 159-187.

redéfinition des zones culturelles, et l'incontournable recours aux réseaux sociaux à fins de promotion de soi, pourraient constituer une grille interprétative assez compatible avec les stratégies de percolation dévoilées par les *Gardiens de la raison*, et au final, les conditionner. Mais on est ici dans l'hypothèse; il s'agit moins d'asserter, que d'indiquer que les résultats descriptifs de l'enquête du trio critique accepteraient plusieurs hypothèses explicatives¹¹.

¹¹ Merci à Pascal Engel, Philippe Jarne , Alice Lebreton Mansuy et Arnaud Saint-Martin pour leurs précieuses suggestions.